

Arbeitsgruppe 14

Les épreuves peuvent être lués comme des gestes qui parlent de la nature humaine

Boé-Mouas Sylvie, Boé Cyr, Guillaume Lemonde

Le travail biographique proposé dans cet atelier, était d'amener à comprendre comment un événement traumatique ponctuel peut colorer de sa couleur toute la variété et les richesses des autres périodes de la vie.

Souvent le « cri de souffrance de l'âme » appauvrit, réduit le champ de perception du contexte, ce qui prolonge le temps de la souffrance, empêchant de s'appuyer sur des ressources que l'on ne peut même plus percevoir.

Dans les rythmes des nœuds lunaires, des demi-nœuds et quarts de nœuds, nous avons proposé d'expérimenter comment on peut, après un traumatisme, amener de la ressource au Je lui-même, dans la manière de se percevoir. Le thème développé a permis de considérer que le travail biographique est d'abord un travail de perception des écarts temporels rythmiques, de lois d'inversion, de polarisations et de retournements. Ses couleurs qui surgissent mettent en tension le traumatisme (l'accord dans à l'instrument de la vie) avec « plus loin que lui ». Cela donne aux forces du Je l'occasion de délivrer l'âme de ces poisons.

Si la psychothérapie donne à la souffrance et aux symptômes une place de premier plan, la biographie donne aux lois universelles de la vie les moyens d'éveiller le Je lui-même. Pour cela il faut néanmoins que le Je puisse au préalable prendre pied face aux difficultés, sans se laisser engloutir dans les marécages et les gouffres fascinants de l'âme.

Les lois universelles sont celles qui par exemple s'expriment à travers les couleurs et la disposition de celle-ci sur l'espace d'une feuille. La démarche adoptée grâce à Rudolf Steiner par Liane Collot d'Herbois, pour approcher les archétypes, donne à **la peinture thérapeutique** direction au Je, pour habiter les méandres de l'âme où sinon il se perd.

La base épistémologique de ce travail pluridisciplinaire (travail biographique, peinture thérapeutique, médecine d'orientation anthroposophique) est un sujet de recherche quotidien à l'Atelier du Fontenay d'Yverdon-les-Bains.

Un aspect médical de ce travail a été formulé par l'article ci-joint.

*(Introduction à un travail sur les archétypes,
par Dr Guillaume Lemonde, en collaboration avec Cyr Boé)*

1- Les premiers pas

AYMERIC¹, quarante deux ans, en est à sa troisième séparation. La première fut au terme de dix années d'union. Son épouse présentait dès le début de la vie commune, un trouble psychique qu'il n'a pas pu ou voulu voir. Il cherchait chaque jour de nouvelles ressources pour l'aider dans ce qui lui semblait alors n'être qu'une simple dépression. De cette union est né un enfant. Lors de la grossesse, l'état de son épouse s'est aggravé d'hallucinations et de violence : elle rejetait son mari, ainsi que l'enfant à naître. Du fait du fort climat de tension, Aymeric a finalement dû partir. Mais il n'est pas tout de suite parvenu à faire entendre ses craintes pour l'enfant resté avec sa maman malade. Une deuxième union s'en est suivie et un deuxième enfant. Cette deuxième compagne est partie peu après cette nouvelle naissance, lorsque l'enfant de la première union a finalement été confié par un juge à son père. Une troisième union s'en est suivie et un troisième enfant. Avec cette naissance, Aymeric a ressenti de nouveau que son couple était en danger. La troisième compagne rejeta elle aussi l'enfant du premier lit. De nouveau, Aymeric vit son épouse s'éloigner et un enfant avec elle.

Cette répétition n'est en soi pas très banale. Aymeric a manifestement à s'expliquer avec sa paternité.

Suivant la piste *psychogénéalogique* conseillée par un ami, Aymeric va s'intéresser aux faits remarquables de sa famille, essayant d'y relever un indice, qui a défaut d'expliquer quoique ce soit, pourrait du moins mettre en perspective ce qui lui est arrivé.

La **psychogénéalogie** a été développée dans les années 1980, par Anne Ancelin Schützenberger², appliquant la pensée de Freud à l'étude de l'histoire familiale. « Elle s'appuie sur la psychanalyse étendue aux liens transgénérationnels et sur la technique sociopsychologique du génosociogramme »³ (arbre généalogique augmenté des liens et des faits de vie importants).

«Les derniers résultats de l'observation clinique et de la recherche⁴, ainsi que divers chercheurs américains et européens, démontrent que les images de traumatismes du passé, tant personnels que familiaux, peuvent être transmises de génération en génération, par exemple à travers des cauchemars, mais aussi par le biais d'accidents survenus à des dates spécifiques et significatives.»⁵ Il en va de même du motif des épreuves répétitives.

En ce qui concerne les motifs répétitifs, Aymeric note que ses trois compagnes sont de nationalité allemande (lui-même est français) et toutes trois ont un père manquant ou effacé. Les « belles-mères », en tout cas, ont toutes, elles-mêmes, un gros problème de père absent.

Aymeric réalise alors que sa propre mère avait elle aussi un père absent, allemand de surcroît... Celui-ci a été passé sous silence dans la famille. Il était officier de la

Wehrmacht et avait ses quartiers pendant l'occupation dans la maison de la grand-mère. Peu après la naissance de leur fille, il a dû partir pour le front de l'est, dont il n'est jamais revenu.

Assez troublé, Aymeric s'est rendu sur les lieux de cette rencontre et a ressenti pour son grand-père inconnu, beaucoup d'empathie : il pouvait percevoir combien il a dû être douloureux d'être séparé d'une famille nouvellement fondée. L'histoire de son grand-père, à sa façon, faisait écho à la sienne. Il pouvait ressentir toute l'injustice de la situation. Il pouvait comprendre son grand-père. C'est-à-dire, littéralement, *le prendre en lui*.

Cette expérience, qu'il décrit comme bouleversante au plus haut point, l'a radicalement transformé : soudain conscient de la présence de ce grand-père, il lui semble remettre à sa place une profonde nostalgie de l'enfance, perdre un côté naïf et attendri par l'enfance et gagner en maturité. Cette expérience va au-delà de considérations conjugales, elle touche au fondement même de sa personne et à sa capacité à mûrir.

C'est comme si, dirait Lacan, un « **point de capiton** »⁶ s'est formé, joignant plusieurs épaisseurs de vécu. Aymeric a réussi ici une entreprise qui parfois se révèle très incertaine. Mais lui, possédait l'information déterminante concernant son grand-père. Il n'avait certes jamais prêté d'attention à ce fait jusque là, cependant l'épreuve vécue et la suggestion de son ami à s'y intéresser, ont fait le reste.

Sinon, comment serait-il possible d'approcher « *ce qui est à peine exprimé* » et qui est parfois uniquement « *manifesté par la douleur, la maladie, le silence, le langage du corps, l'échec, l'acte manqué, la répétition, les malheurs et les difficultés existentielles ?* »⁷

La psychanalyse s'y essaie à travers ses séances. Elle piste les éléments de cette sphère inconsciente. Anne Ancelin Schützenberger explique que « *lorsqu'on suit une psychanalyse, on avance, mais on ne sait plus où et puis tout d'un coup, le sens émerge.* »⁸ Uniquement dans le meilleur des cas, il faut bien le dire... Le fameux « point de capiton » de Lacan. Ce travail est la plus part du temps de longue haleine et son aboutissement reste aléatoire.

Quelques mois après le témoignage d'Aymeric, **TOUSSAINT** se présente à la consultation. Il a dix-sept ans. Il vit à l'époque une douloureuse histoire d'amour. Son amie est dépressive. Elle l'a rejeté et quitté dix fois et dix fois l'a rejoint. Aymeric parlait en ces termes de sa première épouse et comme lui, Toussaint veut aider son amie et la sauver. Il est très touché par la tentative de suicide qu'elle vient de faire. Il voudrait régler tout cela « *comme un grand* », mais il s'épuise, en perd le sommeil et l'appétit. Il souffre d'être ainsi éconduit alors qu'il veut tout bien faire pour elle.

- *Tout ça, c'est vraiment injuste !*

L'ambiance qui se dégage de cet entretien est tellement analogue à celle du précédent, que j'en viens même à me demander si le grand-père maternel de Toussaint aurait lui aussi fait défaut... La question est posée en passant et la mère de Toussaint, présente à la consultation, se met soudain à raconter :

- *Mon père était cantonnier. Il était tout le jour occupé à l'extérieur ! Il fuyait la maison où sa femme violente régnait sans partage...*

Il n'en faut pas plus et Toussaint éclate en sanglot sans comprendre ce qui lui arrive. Quelque chose vient de se passer. Mais ni la mère de Toussaint, ni moi, n'avons accès à ce mystère.

Quelques jours plus tard, la mère appelle et dit combien elle ne reconnaît plus son fils :

- Il est plus présent, s'affirme mieux, a gagné en confiance en lui. Il s'est réveillé. D'ailleurs, je crois que c'est fini entre lui et sa copine, conclue-t-elle.

Une semaine après, **ANAËL** vient avec sa mère en consultation : Anaël a dix ans. Il se présente comme un enfant réservé. Sa mère explique qu'il se pose souvent en victime et ressent fortement son entourage comme agissant injustement vis-à-vis de lui.

Le thème de l'injustice, mais surtout l'ambiance de la consultation, quelque chose d'encore indéfinissable, me rappellent Aymeric et Toussaint. Demandant à la mère d'Anaël, ce qui s'est passé avec son propre père, le grand-père maternel de son fils, celle-ci se met subitement à pleurer et raconte qu'elle a coupé tous les ponts avec lui depuis longtemps, depuis qu'il a refait sa vie et effacé son ancienne famille...

Il me devient difficile d'imaginer que l'ambiance évoquant un grand-père maternel et la vérification d'un nœud à cet endroit, répondent du simple hasard. Il semble au contraire que ces trois histoires possèdent une logique interne commune. Mais laquelle ? Et comment définir l'ambiance qui a chaque fois conduit sur la piste de cet aïeul-là. Et pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ?

Serait-il finalement possible de **découvrir un moyen de savoir où placer le « point de capiton », de savoir faire des liens et de s'orienter de façon à ce qu'émerge ce qui doit émerger ?**

Peut-on apprendre à **lire à travers les phénomènes, une loi** pouvant nous orienter ?

J'en suis là de mes réflexions, lorsque **PAUL**, cinquante-six ans, vient exposer son problème. Depuis un peu plus d'un an, il souffre d'urticaire et en particulier les jours où il travaille. Il est journaliste. Après avoir exploré les pistes étiologiques habituelles, je lui demande comment ça se passe sur son lieu de travail.

- Je me fais avoir à tout bout de champ, me dit-il, comme un gamin...Vous comprenez, je dois être trop gentil, je ne sais pas dire non, alors je me retrouve avec trop à faire, pendant que les autres se la coule douce. Vous n'auriez pas quelque chose pour que j'aie plus de plomb dans la cervelle ?

Paul raconte certaines situations difficiles. Il est très affecté. Il voudrait tout bien faire et ne comprend pas ses collègues qui lui semblent tellement égoïstes.

- C'est vraiment injuste, soupire-t-il.

Aymeric, Toussaint, Anaël... De nouveau la même thématique, la même ambiance, la même intonation un peu plaintive (enfantine ?) dans la voix. Et ici, en plus, une composante allergique, l'urticaire. Quelle réponse Paul donnera-t-il au sujet de son grand-père maternel ?

L'histoire de Paul me rappelle singulièrement une histoire⁹, où il est question d'un randonneur qui n'est pas assez éveillé aux petits détails extérieurs et qui ne voit pas

l'obstacle à temps. Il se fait avoir... Un randonneur plein d'enthousiasme, qui s'en va par les chemins et se retrouve en petites chaussures légères, coincé au milieu d'un glacier. Inattentif, il laisse les événements jouer avec lui.

Ce randonneur est vraiment gentil, mais qu'il est resté innocent. Il est naïf, c'est-à-dire, littéralement, comme un nouveau né : il investit trop peu ses organes des sens. Il se perd dans ce qui l'entoure, ne parvenant pas à bien percevoir ses propres limites, son propre corps physique.

Ce geste se poursuit d'ailleurs jusqu'au plan biologique, où les barrières intestinales et cutanées sont immunologiquement encore trop faibles. Elles se laissent envahir.

Bref, le randonneur ne s'est pas assez individualisé face à tout ce qui l'entoure. Autrement dit, son Je reste trop périphérique et demeure inattentif, car il ne peut s'appuyer sur une limite personnelle, pour bien percevoir tout ce qui l'entoure.

C'est ainsi que Paul dit ne pas bien voir ce que les gens sont réellement et quelles compétences ils possèdent effectivement. Il semble ne s'intéresser qu'à leurs potentiels. Paul est un idéaliste, il a un bel idéal, mais il dit être crédule et ne pas être assez attentif. C'est ainsi qu'il s'est laissé avoir par de mauvais choix de partenariat. Il se retrouve submergé par le travail et à présent il n'en peut plus. Tout l'agresse, tout l'énerve...

Une histoire illustre ce déséquilibre : souvenons-nous de l'Odyssée d'Homère et du mythique cheval de Troie. Celui-ci avait été laissé sur la plage par les Grecs et les Troyens croyant à une offrande, l'introduisirent dans leur ville. Mais personne n'entendit le cliquetis des armes des soldats cachés en son flanc.

Comme les protections extérieures (la vigilance des gardes) de la cité étaient déficientes, l'élément étranger, ici représentés par les Grecs, n'a pas été perçu à temps. Ce sont alors les troupes postées au ventre de la cité, qui ont dû essayer de les repousser, mais inefficacement et avec bien plus d'énergie, qu'il n'aurait fallu dispenser à ne pas les laisser entrer !

Ainsi se déroule le processus allergique : incapable d'agir efficacement aux limites de l'organisme, le système immunitaire fait monter du métabolisme des œdèmes et des inflammations jusque vers les organes des sens ; la peau et les muqueuses en particulier. La libération d'histamine et le prurit qui en découle, amènent par voie métabolique, de la conscience jusqu'aux limites déficientes de l'organisme.

Ainsi, chez Paul, l'individualisation est trop faible et le pôle métabolique envahit la sphère neurosensorielle.

Je voudrais à présent examiner ce geste pathologique d'après une toute autre perspective :

Lorsqu'on parle d'**individualisation** à un sociologue, à un historien ou à un psychanalyste, ils peuvent en venir à évoquer **la fonction paternelle** fondamentale et universelle, qui contrebalance la fusion mère-enfant. À travers le père, l'enfant fait l'expérience qu'il n'est pas tout pour sa mère, ce qui permet **l'individualisation**.

Autrement dit, que l'on soit homme ou femme, **la faculté d'individualisation possède un caractère masculin**. De même, **on reconnaît comme féminines les qualités qui permettent d'accueillir ce qui est et ce qui vient, à la manière d'une coupe largement ouverte sur l'univers**.

Des éthologues ont observé les situations d'interactions entre les pères et les nouveaux-nés¹⁰. Sur le plan de la communication non verbale, les pères vont privilégier le canal

tactilo-kinesthésique, **stimulant ainsi directement le corps physique**. Les mères avantagent le canal visuel. Sur le plan de la communication verbale le père utilise plus souvent le prénom de l'enfant, marqueur identitaire. Il emploie des mots techniques alors que la mère simplifie le vocabulaire. Plus tard, en obligeant l'enfant à reformuler, le père lui permet de se rendre compréhensible par des étrangers.

Dire que chez Paul, l'individualisation est trop faible et que le pôle métabolique envahit la sphère neurosensorielle, peut se traduire ainsi :

L'absence d'un pôle masculin individualisant à travers le corps physique, entraîne une activité trop forte du pôle féminin jusque dans les organes des sens.

Le geste équilibré serait celui d'une figure masculine offrant une forme et une limite claire aux débordements de sa part féminine.

Il s'agirait d'une **figure masculine dominant et éduquant une figure féminine. Le fameux grand-père maternel !**

Lorsque je demande à Paul ce qu'il en est de son grand-père maternel, celui-ci me regarde interloqué et m'explique que sa mère est une enfant illégitime :

- Le grand-père est inconnu...

Je ne crois pas avoir été moins interloqué que lui. Le hasard ne pouvant pas faire aussi bien les choses, la piste semblait pouvoir devenir lisible. Mais pour lors, Paul se tenait là et attendait la suite.

Il paraissait évident qu'Aymeric et Toussaint avaient pu aller mieux, parce qu'ils avaient été touchés par leur grand-père. Ils avaient eu de l'empathie pour lui.

Boris Cyrulnik¹¹ définit l'empathie comme l'aptitude à se laisser modifier par le monde d'un autre, auquel on se lie. Or, nous avons vu au cours de l'ouvrage précédent, que le défi est justement de découvrir un lien sain avec ce qui fait obstacle, de façon à apprendre de lui comment le dépasser. Le chemin d'ajustement est un chemin vers la capacité d'empathie.

Si ce qui fait obstacle au-dedans, procède d'un geste identique à ce qui fonde **la position du grand-père maternel**, il est envisageable de concevoir que le fait d'éprouver de l'empathie pour cette figure familiale, contribue à soigner l'obstacle au-dedans.

Tout se passe comme si la position du grand-père maternel s'apparente à ce qui en nous, permet de former le corps dans ses limites les plus physiques, de façon à ce que cette maturation permette une meilleure individualisation. Faute de quoi persistent une trop grande vulnérabilité couplée à une immaturité tant psychique que biologique et une possible réactivité allergique.

L'empathie pour le grand-père maternel irait de pair avec une réorganisation interne contrebalançant ce déséquilibre.

L'empathie ne peut pas être forcée. Mais il m'est au moins possible d'**orienter le regard** de Paul à cet endroit.

Après lui avoir rapidement expliqué ce qui précède, je lui demande comment il imagine son grand-père.

- Je n'y avais jamais pensé avant aujourd'hui. Mais je ne l'imagine pas mauvais bougre.
- Savez-vous ce qu'il s'est passé pour qu'il en vienne à ne pas vivre avec votre grand-mère ?
- ...
- ?
- Il a dû se faire avoir...

Paul ne va pas plus loin dans son explication et ce n'est finalement plus nécessaire. Il se met brusquement à pleurer, touché par une correspondance, un écho lui parlant de ses épreuves actuelles.

Quelques jours plus tard, il m'appelle pour me dire que l'éruption n'est plus réapparue et qu'il se sent différent à son poste travail. Quelques mois plus tard, il confirmera qu'il se perçoit plus tranquille et plus vigilant.

Les questions évidemment se bousculent :

Le grand-père de Paul s'est-il vraiment fait avoir ?

Paul disait la même chose de lui, sur son lieu de travail. De quelle nature est cette résonance ?

A quoi touchons-nous en pointant du doigt une position familiale telle que celle du grand-père maternel, sans avoir dû au préalable nous intéresser à l'histoire familiale et à l'arbre généalogique de la personne concernée ?

Nous nous souvenons que le cas clinique inaugural de notre approche, était celui d'Aymeric. Il avait été conduit à penser à son grand-père maternel, en suivant tout d'abord une réflexion psychogénéalogique¹², faite par un ami. Il s'est rendu sur les lieux où son grand-père a rencontré sa grand-mère. Il a éprouvé des sentiments très forts à son égard et nous avons vu que cette expérience, qu'il décrit comme bouleversante au plus haut point, l'a radicalement transformé.

La plupart du temps, le déclic ne se fait pas comme ça. Le docteur Anne Ancelin Schützenberger, fondatrice de la psychogénéalogie (psychanalytique freudienne appliquée à la famille), explique qu'il faut patiemment «(...) suivre les méandres des associations de penser du «client» (au sens de Carl Rogers : celui qui vient consulter), comme on le fait en psychanalyse, pour l'aider en l'observant et travailler en dialogue, en le guidant, par le moyen d'hypothèses à vérifier, pour trouver leur sens spécifique, unique, individuel, personnel et contextuel. »¹³

Aymeric a-t-il découvert à travers son expérience, un sens spécifique, unique, individuel, personnel et contextuel ?

En tout cas, sa vie intérieure s'en est trouvée modifiée.

Mais si nous prenons comme référentiel la vie psychique d'Aymeric, le sens qui aura émergé de cette expérience, appartiendra évidemment à ce même référentiel centré sur lui. Il n'est extrapolable à personne d'autre.

Afin de découvrir des similitudes entre plusieurs histoires et lire un sens commun ou un principe commun les ordonnant toutes, afin de pointer du doigt une position familiale telle que celle du grand-père maternel, sans fouiller au préalable dans l'histoire familiale

de la personne concernée, **il est donc indispensable d'adopter un référentiel qui ne soit pas centré sur la seule vie psychique.**

Cela nous éloigne considérablement de **Sigmund Freud**¹⁴ et de tous ceux qui s'en inspirent, puisqu'ils ne peuvent envisager les problèmes des gens qu'en termes de conflits psychologiques internes complexes, entre des interdits parentaux intériorisés (Surmoi¹) et les pulsions (Ça²).

Toute l'étude de Freud au sujet de la structure mentale, aboutit, de *la science des rêves*, entre 1900 et 1915, jusqu'à la *deuxième topique* dès 1920, à un *appareil psychique* complexe en vase clos ; c'est-à-dire que cet *appareil* porte en lui les tensions qui le déstabilisent et surtout, **ne peut rester en équilibre que par ses propres ressources.**¹⁵

Pour Freud, si nous cédonc aux pulsions inconscientes du Ça, le Surmoi va se révolter en engendrant un sentiment de culpabilité. Si au contraire nous ne cédonc pas à nos pulsions inconscientes, le Ça va se révolter en donnant naissance à des symptômes. Par exemple, une éruption cutanée dans le cas de Paul. Mais comme le Ça, et pour une bonne part le Sur-moi, sont inconscients³, nous n'avons pas prise sur cet équilibre, qui peut se rompre à tout moment.⁴

Il n'est pas utile pour notre propos, d'entrer très avant dans la complexité des théories freudiennes. La complexité ne change rien aux fondements. Il est cependant important d'en dire encore deux mots, car cette conception de la nature humaine, fonde un très grand nombre de pratiques actuelles, dont la psychogénéalogie. Elle est une référence pour des milliers de thérapeutes.

Qu'il nous suffise ici de mentionner que Freud comprend le Ça comme le gîte de l'hérédité. Ainsi, d'autres après lui, ont conclu que l'être humain⁵ est agit dans son inconscient par une cascade d'influences venues des ascendants. Et cette cascade menace donc elle aussi son équilibre interne à tout moment.

¹ Le Surmoi est inconscient et immuable. Il se constitue par identification de l'enfant au parent symbolique incarnant l'autorité. Il fonctionne comme une instance morale sévère exerçant une partie de la censure (ou refoulement) et représenterait notre moi idéal.

² Le Ça, c'est le réservoir de l'énergie pulsionnelle et le gîte de l'hérédité, de l'inné ou du refoulé. Il est indépendant de toute cohérence. Il échappe à notre volonté, modèle notre psychisme et influe sur nos actions. Il cherche des satisfactions immédiates.

³ Freud ne semble pas percevoir la faculté de volonté qui habite l'un et la faculté de pensée qui se saisit de l'autre.

⁴ Face à certains conflits, la formation de symptômes organiques se révélerait alors comme la solution la plus pratique, car la plus stable.

⁵ Privé de ses facultés de pensée et de volonté, le Je humain n'a pour Freud pas grande consistance. Ce qu'il nomme le Moi, n'est rien de plus que le produit des exigences du Ça et des interdits du Surmoi face au réel.

Ainsi, les événements familiaux, les secrets de familles, les traumatismes, auraient un impact qui se transmettrait de génération en génération.

Mais si nous sommes le jouet d'un inconscient tout puissant, nous sommes également, pour ce point de vue particulier issu de Freud, le jouet de notre famille et le but thérapeutique de la psychogénéalogie sera donc de se libérer pour devenir soi-même :

« (...) *en travaillant mon passé familial, je peux m'en distancier et reprendre le fil de la vie, de ma vie* ». ¹⁶

De très nombreux ouvrages ont été écrits sur le sujet.

Or, voilà que Paul, Toussaint ou Aymeric ont changé, non parce qu'ils ont coupé un lien, mais au contraire parce qu'ils se sont liés à une figure familiale...

2- En quête d'un référentiel adapté

PIERRE est éducateur. Il se demande comment gagner en assurance dans son travail. Lorsque je lui demande si cette faible assurance vient d'une faible estime de soi, il m'affirme avoir au contraire une bonne estime de lui. Il trouve qu'il est quelqu'un de bien, mais que le problème justement réside en une gentillesse trop évidente :

- Cela invite ceux qui me rencontrent, à en profiter et même à en abuser. Je dois me méfier en permanence et j'ai souvent peur de me faire avoir.

Trop adonné à son environnement, il s'ouvre à ce qui l'entoure sans prévention. Autrement dit, Pierre s'avance dans la vie, *la poitrine offerte à la mitraille*. Il ne protège pas suffisamment son espace.

Nous évoquons plus haut notre pôle masculin (cf. Paul). Ici aussi, il reste trop faible. Son activité individualisante ne contrebalance pas assez une forte et belle ouverture. Le pôle féminin a toute licence à conduire Pierre trop loin à la périphérie. C'est le même geste que nous rencontrons au sujet de Paul.

Nous avons vu qu'une image contrebalançant ce déséquilibre, serait celle d'une figure masculine mettant en forme les débordements de notre part féminine. Cela a à voir avec l'individualisation qui nous fait passer de l'innocence enfantine au rang d'adulte.

Transposé au sein des liens qui nous entourent, une figure masculine éduquant la figure féminine qui nous est la plus proche, pourrait correspondre au **grand-père maternel**.

Par lui, le corps physique bien structuré, donnerait des limites claires à notre espace personnel.

Le grand-père de Pierre portait de multiples responsabilités dans sa paroisse. Il était agriculteur, maire du village et père d'une famille nombreuse. Toujours prêt à aider un voisin, il était connu pour avoir le cœur sur la main. Il est devenu dans la famille, une espèce de modèle idéal de générosité, en tout point inaccessible.

Pourtant, le discours de Pierre sur ses propres problèmes, invite à porter un autre regard sur ce grand-père regretté.

Ce sont la peur de se faire avoir et la difficulté qu'a Pierre à ne pas se perdre dans ce qui l'entoure, qui m'ont conduit à penser à l'archétype du grand-père maternel. Autrement dit, celui-ci est lié à son petit fils, justement à travers ces problèmes-là.

Ainsi, l'histoire du petit-fils invite à comprendre le grand-père grâce au déséquilibre vécu par son petit fils. Possiblement quelqu'un de gentil et de brave, voulant tout bien faire, mais au risque de se perdre lui-même. Il est possible d'imaginer que ce grand-père se propose comme modèle à son petit fils, lui montrant ce qu'il en advient de ne pas pouvoir se défendre et dire non pour préserver ses forces. Ce grand-père en a probablement souffert.

Et Pierre de confirmer :

- *Il est d'ailleurs mort assez jeune. J'ignore de quoi, mais ma mère disait qu'il était épuisé..*

Pierre ne l'avait jamais regardé sous cet angle. Il est très ému de découvrir un visage humain à ce qu'il croyait n'être qu'une force de la nature impossible à dépasser. Il comprend soudain ce grand-père. Il peut se lier à lui. Il confirmera plus tard que cette expérience a fait son chemin et qu'il se découvre une capacité toute nouvelle à se positionner plus clairement vis-à-vis de ses collègues.

En nous intéressant au geste fondamental qui caractérise l'allergie de Paul ou la vulnérabilité de Pierre, nous avons découvert que le même geste se retrouve dans la position familiale du grand-père maternel. Force est de constater qu'il ne s'agit pas simplement d'une similitude ou d'un jeu conceptuel. Le fait de pouvoir agir sur l'allergie ou la vulnérabilité, en interpellant un lien de filiation, indique que les deux sont probablement liés autrement que de façon symbolique ou imagée.

Nous touchons ici à quelque chose, qui s'apparente à ce que Platon nomme une Idée : tout à la fois le modèle et le fondement des choses, un **archétype** (du grec *arkhetupon*, modèle primitif).

Une réalité d'un certain ordre qui se manifeste de diverses manières ; ici une maladie, là un lien de filiation, ailleurs sans doute encore d'autres possibilités que nous découvrirons peut-être plus tard. On agit sur une de ses manifestations et cela touche à l'ensemble.

Nous avons vu que pour approcher un tel archétype et pointer du doigt une position familiale telle que celle du grand-père maternel, sans fouiller au préalable dans l'histoire familiale de la personne concernée, il est indispensable d'adopter un référentiel qui ne soit pas centré sur la vie psychique.

Un référentiel centré sur la seule vie psychique, conduit inévitablement à envisager comme dangereux, tout ce qui est susceptible de compromettre l'équilibre intérieur. Comment se lier, dans ces conditions à une figure familiale ?

Or, Pierre, Paul, Toussaint ou Aymeric ont changé, non parce qu'ils ont coupé un lien, mais parce qu'ils se sont liés à une figure familiale. Non pas ressentir que leur problème viendrait d'un aïeul et qu'il faudrait le lui remettre, mais au contraire que leur problème permet de mieux comprendre celui-ci et qu'ils se sentent plus proche de lui. Non par compassion (*souffrir avec*), mais par empathie. Ceci est en totale opposition avec la théorie psychanalytique.

Freud, d'ailleurs, n'éprouve pas d'empathie. Pour lui, l'empathie (*Mitgefühl*) est une attitude de défense : se mettre à la place de l'autre pour mieux en rire ou pour nous sentir supérieurs¹⁷. Une mise à distance face au risque d'envahissement identificatoire¹⁸.

L'appareil psychique freudien ne sait pas donner de façon désintéressée. Il y aura toujours quelque inconsciente pulsion à satisfaire. L'empathie est pourtant un sentiment tellement désintéressé, qu'il ne se force pas. Il naît d'une présence plus que d'une intention. Une présence au beau milieu d'un paradoxe. Entre la sympathie et l'antipathie naturelle.

C'est un sentiment qui passe par l'expérience de mouvements contradictoires : s'ouvrir sans se perdre et se trouver en se donnant. **Une présence à soi-même dans les mouvements de l'âme.**

« *Un fruit qu'on regarde sans tendre la main. De même, un malheur qu'on regarde sans reculer.* »¹⁹

La présence qui le permet, est celle du **Je**.

En habitant les sentiments et leurs mouvements contradictoires, elle maîtrise la vie psychique et ses penchants naturels. Elle les habite et les domine.

Cette présence n'a donc absolument rien à voir avec le Moi freudien, conçu comme une des trois instances de l'appareil psychique lui-même. Pour Freud, celui-ci est impuissant face à l'inconscient, puisque secondaire à lui. Le Moi freudien n'est qu'un reflet sans consistance, rien de plus que le produit des exigences du Ça et des interdits du Surmoi face au réel. De surcroît, il est vu comme dangereux, puisqu'en participant aux mécanismes de défense interne, il aggrave le refoulement que la psychanalyse voudrait contrebalancer⁶. Le Moi représente l'ennemi de la psychanalyse. Il suffit de lire, ne serait-ce que les conclusions qu'Anna Freud expose dans *Le Moi et les mécanismes de défense* (1936), pour s'en convaincre.²⁰

A ce stade de notre recherche, nous pouvons dire que l'empathie permise par le Je et l'archétype du grand-père maternel, se répondent. Ils sont manifestement liés. **Ainsi, nous pouvons supposer que la recherche sur les archétypes est une recherche qui prend comme référentiel le Je.**

Non pas ce que notre vie psychique peut en saisir, mais son geste propre...

Mais comment le saisir, alors que justement « *Ce que nous savons du Je⁷ n'en est que la pensée, que la représentation, (...) qu'une image.* »²¹

Carl Gustav Jung²² utilise le mot *Soi* pour désigner cette présence au-delà de ce qu'on en perçoit.

⁶ C'est pourquoi, Freud, pour qui il serait envisageable de se libérer des conflits psychologiques internes qui nous habitent, si l'on parvenait à les sortir de l'inconscient où ils se trouvent, pense pouvoir approcher des profondeurs, par ce qui en surnage, à condition d'éteindre le Moi (responsable du refoulement) et sa logique ; Il procédera par l'hypnose, par la suggestion à l'état de veille, par la méthode de libre association, selon une règle fondamentale qu'il formule en substance ainsi : « *dites-moi tout ce qui vous vient à l'esprit sans rien omettre même si cela vous paraît absurde, ridicule ou inconvenant.* » Freud s'intéresse de près aux lapsus, mais aussi aux rêves et à leurs jeux de mots significatifs, renvoyant à des contenus inconscients.

⁷ *Ich* dans le texte original allemand a été traduit par *Moi* dans l'ouvrage cité ici. Nous préférons le vocable *Je*.

Pour Jung, le Soi est la quintessence de tous les archétypes. Il maîtrise les paradoxes : facteur de liaison il permet l'union des contraires, et facteur de déliaison, il permet la différenciation.

Nous avons vu que le sentiment empathique, naît justement dans la maîtrise d'un paradoxe.

Cependant, pour Jung, le Soi est un concept limite :

« Je reste conscient du fait qu'il est fort possible que, formulant cette hypothèse, nous restions encore prisonnier d'une image (...) tout bien pesé, je ne doute pas qu'il s'agisse encore d'un image, mais d'une image telle et si essentielle qu'elle nous englobe et nous contient. »²³

« Dans la mesure où quelque chose de l'inconscient existe, il n'est pas assignable : son existence n'est qu'un pur postulat [...] la totalité n'est empirique que dans ses parties, et seulement dans la mesure où celles-ci sont contenus de la conscience. En conséquence le « Soi » n'est qu'un concept limite »²⁴

3 - Le Je et les archétypes

Pour Jung et tous ceux qui après lui se sont penchés sur le sujet, le concept d'archétype (l'archétype du Soi y compris) est un concept limite : Jung en parle comme d'une *« image primordiale »²⁵* renfermant un thème universel, commun à toutes les cultures humaines, mais qui ne peut être appréhendé qu'à travers des formes symboliques, des rêves ou toute image qu'on peut s'en faire :

*« Lorsque je parle de l'atome, c'est du modèle que l'on en a construit que je parle ; et lorsque je parle de l'archétype, c'est de ses représentations qu'il s'agit, jamais de la chose en elle-même qui, dans les deux cas, reste **un mystère relevant de la transcendance.** »²⁶*

Pour approcher ce mystère, ceux qui s'intéressent aux archétypes n'ont, jusqu'à aujourd'hui, d'autres possibilités que de laisser émerger des images. Par exemple, selon la méthode de l'imagination active décrite par Jung et utilisée dans le cadre de thérapies artistiques, ou encore selon la méthode de Froger et Mouret, où l'on travaille en groupe, chacun se laissant aller à ses associations d'idées, le groupe cherchant ensuite l'interprétation susceptible de rendre compte de la totalité des idées formulées.

Pourtant, nous avons vu qu'il est possible de procéder tout autrement. Pour mettre en lien des objets aussi dissemblables a priori qu'un processus pathologiques avec un contexte biographique ou un lien de filiation, etc., **nous avons d'abord reconnu le geste primordial qui les habite, de façon à pouvoir ensuite le percevoir dans ses multiples manifestations. Et non l'inverse.**

C'est une certaine façon de lire le processus allergique en général, qui nous a permis de faire un lien avec la fonction du grand-père maternel, dans le cas particulier de Paul.

C'est en nous intéressant à des processus actifs dans le corps, que nous avons touché à une figure qui s'avère être archétypique.

Mais nous pouvons conclure de notre recherche, que cela n'est possible que dans la mesure où ces processus actifs dans le corps, sont ceux du Je lui-même.

a- Le Je actif dans le corps

Freud a dressé au-dedans, entre la vie consciente et le monde corporel, une barrière infranchissable.

Pour lui, le Je est enchaîné au corps et à ses pulsions.

Rudolf Steiner²⁷, a consacré de nombreuses années à étudier et décrire la réalité corporelle et divers processus humains. Avec le Dr **Ita Wegman**, il a fondé la médecine d'orientation anthroposophique et mis au point une méthode permettant de concevoir, entre autres, les processus pathologiques comme des mouvements en déséquilibre entre un espace extérieur et un espace intérieur, ou encore entre un pôle neurosensoriel, où s'ancre la faculté de pensée, et un pôle métabolique, où s'ancre la volonté, etc.

Là où Freud parle d'un appareil psychique, Steiner décrit un organisme de conscience oscillant entre ce qui, d'une part, va nous conduire à agir vers l'extérieur et que nous pouvons appeler la volonté et d'autre part, ce qui nous permet de prendre une distance et donc d'exercer notre faculté de pensée. Cette oscillation se manifeste dans la conscience de rêve de nos sentiments.

Ceux-ci forment un pont, un retournement entre nos impulsions volontaires surgissant de l'inconscience et notre activité pensante, telle l'écume entre l'air et l'océan.

La bonne oscillation de l'organisme de conscience entre la sphère métabolique et la sphère neurosensorielle, est souvent compromise. Cela se produit à chaque fois qu'il y a inadéquation entre ce que nous portons intérieurement et ce que nous recevons du monde extérieur.

Quand le déséquilibre entre la sphère métabolique et la sphère neurosensorielle est trop fort, il n'y a plus d'oscillation possible. Une déformation s'installe, jusqu'à devenir une maladie.

Ainsi, notre organisme de conscience nous centre sur un point de vue et nous permet d'expérimenter des incohérences. C'est finalement ce à quoi s'intéresse tout travail psychologique, qui d'une façon ou d'une autre, essaie de faire monter à la conscience ces incohérences, afin de les résoudre.

Finalement, la maladie exprime un déséquilibre qui d'abord aurait pu être perçu dans la vie des sentiments.

Mais est-elle simplement, comme l'affirme Freud, le résultat d'une révolte de notre vie inconsciente insatisfaite ?

Que dire de la fièvre qui répond à un grand froid ? Que dire de la tachycardie, qui avec la vigueur du système cardiovasculaire, succède à une frayeur paralysant le système nerveux ? Que dire, lorsqu'à l'envahissement par un allergène, d'une muqueuse trop perméable, répond le métabolisme, qui vient avec force œdèmes repousser l'intrus ? etc. Ces réponses corporelles sont de manifestes tentatives de rééquilibrage.

Or, un système quel qu'il soit, ne peut trouver les ressources pour se rééquilibrer, que s'il s'appuie à l'extérieur de ses propres limites, sur un point qui le tient.

C'est la main que je saisis, qui me permet de ne pas tomber dans un précipice, et sur sa corde, le funambule se tient, par l'entremise de son balancier, à la Terre toute entière.

Le Je est pour l'organisme de conscience, tout à la fois celui qui tient le balancier et la Terre qui lui répond par sa force de gravité. Il a cette double activité. L'une d'elle, en marche sur le fil, tient le balancier. L'autre, de la périphérie, lui répond en le soutenant.

Le balancier est l'outil du funambule, tout comme l'organisme de conscience est celui du Je. Et non l'inverse.

Ainsi, la quête d'équilibre passe par la découverte d'un lien avec ce qui nous entoure. A chaque instant, une influence nous déséquilibre et à chaque instant nous recherchons ce qui nous rééquilibrera. A chaque instant nous nous tenons entre le passé et l'avenir, présents. Le Je a cette particularité d'intégrer l'un avec l'autre. Il circule donc dans les deux sens...

Pour la pensée freudienne, « *le futur n'est qu'un futur antérieur (j'aurai été), et l'histoire que le sujet va porter au compte de sa volonté, de son libre arbitre, est le développement déjà déterminé d'une inscription présente à son insu dans les signifiants de sa demande et de son désir.* »²⁸

Ce point de vue ne peut pas concrètement être celui du funambule, qui à chaque instant doit découvrir la bonne inclinaison et poser le bon pas. Quelque soit *les signifiants de sa demande et de son désir*, il s'explique tout de suite avec le risque réel de tomber.

Pour la pensée freudienne, seul le corps existe dans le réel, « *il s'ensuit que tout acte fait apparaître du nouveau dans ce réel. Mais du fait que (pour Freud) l'acte est une répétition liée à des signifiants, à du symbolique, il peut également être décrit comme réalisant de l'ancien.* » (...) Et « *le Moi méconnaît qu'il n'est que le jouet de cette répétition signifiante. Il s'imagine exclusivement créateur de nouveau, agent de changement, architecte de l'univers subjectif. Il pense, au fil de ses actes, laisser le passé derrière lui, être en route vers l'avenir.* »²⁹

Ainsi, le Je est vu par Freud et ses continuateurs, comme berné par l'inconscient, dont il procéderait... Enchaîné aux pulsions qui l'aveuglent. Cette conception ne résiste pas à l'examen du concret : si le corps manifeste une compétence à restaurer des équilibres biologiques (lutter contre l'entropie), cela ne peut être que le fait d'une instance qui éprouve le concret dans toutes ses contradictions et le pénètre, tout en étant en dehors de lui : le Je est l'instance à l'origine de ces processus corporels, qui portent sa marque, jusque dans l'identité biologique du système immunitaire.

Dans *Les pas du randonneur*,³⁰ nous nous sommes appliqués à suivre le chemin que le Je parcourt lorsqu'il s'agit de restaurer une cohérence interne par le lien avec les expériences vécues (cf. le funambule restaurant l'équilibre par le lien individuel, qu'il élabore avec la force d'attraction terrestre). En fait, sans cette étude, il n'aurait sans doute pas été possible d'écouter Paul de cette manière et de concevoir ce que nous exposons ici.

A l'occasion de cette étude, nous avons distingué quatre formes de déséquilibre intérieur. Quatre façons de vivre une incohérence entre le pôle neurosensoriel et le pôle métabolique, entre le haut et le bas, entre la forme et la substance. On pourrait également dire quatre formes de déséquilibre entre une part masculine et une part féminine³¹.

Chacun de ces déséquilibres forment les étapes d'un chemin d'apprentissage, parfois douloureux jusqu'à la maladie. Que ce soit une allergie, une maladie sclérosante, inflammatoire ou tumorale...

A chacune de ces étapes se rencontrent un élément passé et un élément prochain. A chaque étape, la compensation de l'étape précédente et la possibilité d'un déséquilibre futur, se côtoient ; une faiblesse passée et une ressource à venir, etc.

Comme les pas d'une marche. Et entre les étapes, ce qui fait passer de l'une à l'autre, c'est le marcheur, le Je en marche vers lui-même.

b- Le Je actif dans les archétypes

Jung a dressé au-dehors, entre la vie consciente et le monde spirituel, une barrière infranchissable.

Pour lui, le Je est perdu dans un espace collectif inconscient.

Avec un référentiel centré sur la vie psychique, nous avons vu que nous restons en deçà de la réalité du Je.

On peut, comme Jung, pressentir fortement cette réalité, savoir qu'en entrant en contact avec elle, la personnalité toute entière peut être transformée. Mais elle reste un concept limite.

En regardant le monde spirituel depuis l'âme et au-dedans de celle-ci, Jung le comprend de façon imagée, comme dans un rêve. Il perçoit bien que quelque chose se saisit de l'âme pour la structurer et l'équilibrer (*l'équilibre homéostatique de la psyché*), mais il confère cette activité aux archétypes eux-mêmes :

Murray Stein, dans le *Dictionnaire International de la Psychanalyse*, résume ainsi le concept jungien d'archétype : « [l'archétype] est chargé de **coordonner et d'organiser l'équilibre homéostatique de la psyché ainsi que ses programmes de développement et de maturation**. Un des archétypes, **le Soi, est au centre** de cette coordination de l'ensemble de la dynamique psychique auquel il donne son ossature. L'archétype lui-même n'est pas directement accessible à l'expérience ; seules ses images et les schèmes créés par lui deviennent manifestes et **perceptibles par la psyché**. »³²

Loin de toute conscience, le Je (Soi) perd pour Jung tout caractère individuel. Il est confondu avec un archétype, somme et quintessence de tous les archétypes, dont Jung trouve la trace dans les images véhiculées par les mythologies et les légendes les plus diverses, ainsi que dans les religions de toute culture et de toute époque de l'humanité : **une espèce de Je collectif formant un inconscient collectif, au-dedans de chaque inconscient personnel.**

« Les archétypes ne sont pas quelque chose d'extérieur (...). Par opposition aux formes extérieures qui les traduisent à un moment donné et indépendamment d'elles, ils constituent bien davantage l'essence et **la vie d'une âme non individuelle**, qui est certes innée à tout individu, mais que la personnalité de celui-ci **ne peut ni modifier ni s'approprier**. »³³

L'existence même du Je se saisissant des processus corporels, est ignorée par Jung. Et a fortiori, que les archétypes témoignent justement de la manière dont le Je est actif dans le corps.

Pour lui, « L'archétype (...) décrit plutôt la façon dont l'âme ressent la réalité physique »³⁴.

Entre l'âme qui ressent et le Je qui se saisit, il y a cependant tout un monde de différence :

Les ressentis de l'âme (*organisme de conscience*), nous l'avons vu un peu plus haut, sont à la rencontre de l'inconscient et du conscient, à la rencontre de ce qui va nous conduire à agir vers l'extérieur et que nous pouvons appeler la volonté, et ce qui nous permet de prendre une distance et donc d'exercer notre faculté de pensée. Cette oscillation se manifeste dans la conscience de rêve de nos sentiments.

Ainsi, lorsque l'âme ressent, elle engage la faculté de pensée et la faculté de volonté.

- La pensée, tout d'abord. Celle-ci va de paire avec un repli derrière une limite, ce qui permet justement la distance nécessaire à l'exercice de la pensée. C'est avec elle que s'éveille la conscience de nos propres limites, que nous appelons le *schéma corporel*.

Si l'on s'en tient à cela, c'est à l'intérieur de ces mêmes limites personnelles que l'on tente de résoudre les problèmes que l'on rencontre. Et cela ne rime alors à rien de rechercher à l'extérieur de nous ou de notre système, de motifs éclairant la situation vécue :

« *Le but du processus thérapeutique est de permettre d'assimiler les éléments inconscients de sa psyché et réussir ainsi finalement l'intégration de sa personnalité* ».³⁵

- La volonté, quant à elle, est profondément liée à la matérialité du corps. Nous en prenons conscience par degrés, à travers les instincts, les pulsions, les désirs, les idéaux. Son geste est centrifuge : c'est un geste d'ouverture. Un geste de projection de l'espace intérieur vers l'extérieur.

« (...) *qu'il s'agisse d'un état amoureux, de haine ou d'une position sur une théorie ou une idée, on est tout d'abord porté par un puissant courant émotionnel, ainsi que par un désir de dévorer l'objet aimé, d'anéantir l'ennemi, d'imposer une idée aux autres. Par ce comportement, le sujet se heurte sans cesse à la réalité du monde extérieur, ce qui le conduit à des conflits et à des déceptions. Orgueil et bravade l'entraînent alors à persévérer encore davantage dans la même direction.* »³⁶

C'est ce que la psychanalyse appelle un transfert. Dans le sens où l'entend généralement la psychanalyse freudienne, c'est la projection par l'analysant de désirs infantiles inconscients sur l'analyste, à quoi il conviendrait d'ajouter son pendant, le contre-transfert, qui consiste en l'ensemble des réactions défensives de l'analyste, à la fois envers le transfert de son patient et envers la personne de l'analysant.⁸

Jung, sensible à la présence du Je à travers les images que s'en fait l'âme, parle d'une "relation" de transfert gouvernée par **un sentiment intense qui active le processus**. Il s'agit de l'empathie dont nous parlions tout à l'heure. Elle est au grec ce que l'amour est au latin... « **L'amour joue un rôle décisif.** »³⁷

⁸ Même si la clinique freudienne a eu tendance à considérablement élargir sa notion de transfert, elle n'en reste pas moins fidèle à ce schéma, qui suit la logique de l'organisme de conscience.

Il n'en reste pas moins que **du point de vue de l'âme (organisme de conscience), le réel n'est qu'une construction subjective** : une projection interagissant avec d'autres projections.

De ce point de vue, le travail thérapeutique qui en découle, ou même celui du travailleur social, ne s'achève « *plus lorsque la difficulté est résolue, lorsque la justice est rétablie, lorsque le cercle vicieux des interactions circulaires est brisée ou lorsque la personne est tout à la fois reliée et individuée, mais lorsque la possibilité et l'utilité d'une construction commune n'est plus apparente.* »³⁸

L'univers ressemble alors à une vaste « auberge espagnole », où l'on ne trouve que ce que chacun y apporte. Une fois encore, il ne peut pas y avoir à l'extérieur de nous ou de notre système, de motifs éclairant la situation vécue.

C'est le point de vue de l'organisme de conscience. Celui de Jung qui déclare que « *l'archétype réside dans la tendance à nous représenter de tels motifs, représentation qui peut varier considérablement dans les détails, sans perdre son schème fondamental.* »³⁹

Bien sur, pour chaque façon d'être en déséquilibre, il existe autant de possibilités d'être malade, que de façon de projeter ce déséquilibre et de nous représenter ce que nous vivons.

Mais est-ce là tout ? L'univers cesse-t-il d'exister lorsque nous ne sommes pas là ? Que ce passe-t-il lorsque le Je se saisit de ses outils, à commencer par ceux que lui procure l'organisme de conscience ?

- Lorsque l'organisation du Je se saisit de la pensée, elle peut adopter en la maîtrisant, une direction opposée à la sienne : elle va au contact de la situation vécue. **Elle cherche dehors et non dedans, des motifs éclairant la situation vécue. Au contact du réel, du concret. Non pas dans des associations d'idées émergeant de quelque sphère inconsciente, mais dans les expériences de la vie. Non pas à travers les interprétations que l'organisme de conscience permet de nous en faire, mais à travers les épreuves que la vie propose.**

« *Un critérium du réel, c'est que c'est dur et rugueux. On y trouve des joies, non de l'agrément. Ce qui est agréable est rêverie.* »⁴⁰

A cet endroit, l'organisation du Je expérimente des motifs. Ce sont de tels motifs que nous recherchons justement depuis que notre chemin a croisé celui de Pierre, de Paul ou encore d'Aymeric.

Cependant, cela est bien difficile à concevoir si l'on s'en tient aux seules facultés psychiques : puisque pour celles-ci, nous venons de le voir, ce qui nous entoure n'est qu'un espace construit par ce qu'on y projette.

- Lorsque l'organisation du Je se saisit de la volonté, elle peut adopter en la maîtrisant, une direction inverse à celle-ci : et elle s'incarne au plus profond de la volonté, dans la chaleur. C'est un geste, qui de la lointaine périphérie, vient se concentrer dans la matière.

Ainsi, de la périphérie, tout l'univers s'approche de notre personne et parle de nôtre Je. **Les événements que l'on perçoit au dehors, au contact du réel, du concret, parlent de nous-mêmes.** Ils ont quelque chose à voir avec nous. Ils portent à notre insu, notre propre présence, **des gestes archétypiques ou primordiaux parlants des efforts que nous faisons sur la Terre.**

Goethe décrit ceci magnifiquement dans les lignes suivantes : « Temps que nous ne nous engageons pas, le doute règne, la possibilité de se rétracter demeure et l'inefficacité prévaut toujours. En ce qui concerne tous les actes d'initiatives et de créativité, il est une vérité élémentaire dont l'ignorance a des incidences innombrables et fait avorter des projets splendides. Dès le moment où l'on s'engage pleinement, la providence se met également en marche. Pour nous aider, se mettent en œuvre toutes sortes de choses qui sinon n'auraient jamais eu lieu. Tout un enchaînement d'évènements, de situations et de décisions crée en notre faveur toutes sortes d'incidents imprévus, des rencontres et des aides matérielles que nous n'aurions jamais rêvé de rencontrer sur notre chemin... Tout ce que vous avez toujours voulu faire ou rêvé de faire, entreprenez-le, commencez-le. L'audace renferme en soi génie, pouvoir et magie. »

Nous sommes ici en lien avec le réel, loin de toute projection subjective, de toute construction, de tout modèle ou système.

La volonté que l'on exerce, nous ouvre à ce qui vient.

Accepter une situation revient à pouvoir tisser des liens avec elle, c'est-à-dire découvrir dans ce qui nous arrive, non pas quelque chose qui fasse écho à ce que nous sommes, les échos viennent du passé, mais quelque chose qui porte ce que nous allons devenir. Recevoir de l'expérience vécue de quoi grandir. A travers les épreuves, la vie nous donne l'occasion de nous vivre autrement. En nous liant, nous devenons autres.

« Un chemin se dessine. Cette activité est celle de l'organisation du Je, active « ici et maintenant », partout sur le chemin, tant dans la faculté de résilience⁹ face à l'obstacle rencontré que dans le futur obstacle qui se prépare. Il y a, par essence, totale cohérence entre le chemin et celui qui le trace. Cependant, il ne nous est pas facile d'en avoir conscience a priori car la conscience du moment est capable d'aveugler le Je par trop ou trop peu de lumière.»⁴¹

Le travail thérapeutique consistera donc à savoir où diriger le regard et où diriger la volonté. Donner une **direction** à l'organisme de conscience et ne pas s'arrêter sur les spéculations, les associations d'idées, les méandres de la pensée, les projections...

Se diriger d'après des motifs archétypiques, qu'il nous faut apprendre à reconnaître.

c- Quatre pas sur le chemin / Quatre archétypes

Dans le cas de Paul ou de Pierre, le Je apprend à habiter un espace intérieur, qui trop loin s'épanche à tout vent. La ressource future est de mieux habiter les limites physiques du

⁹ La résilience n'est pas la capacité de retrouver un équilibre perdu. Il ne s'agit pas d'une réparation, voire d'une *réparation narcissique*, comme pourrait le dire un psychanalyste. S'il y a vraiment résilience, il y a renaissance. Non pas une réorganisation interne passant par quelque *clivage* intérieur ou *refoulement*, ce qui reviendrait finalement à faire du neuf avec du vieux, mais un lien inédit avec l'univers et la vie.

corps. Autrement dit, un aspect individualisant doit venir dominer une ouverture trop unilatérale sur l'univers, afin de protéger un espace intérieur...

A bien y regarder, c'est exactement le geste que Paul expérimente dans sa profession : il est journaliste et cherche une ligne éditoriale claire, de façon à ne pas se perdre dans des informations contradictoires. La situation professionnelle de Paul, parle déjà de ce qu'il veut devenir.

Pierre, quant à lui, est éducateur. Son métier répond lui aussi de ce geste : accompagner l'enfant par nature influençable, vers l'éveil de la conscience individuelle. Offrir une forme, un cadre, à la vulnérabilité, à la plasticité, à la multipotentialité, de l'enfance.

A l'extrême, c'est pourquoi pas, également le thème avec lequel s'expliquent l'enfant trop naïf ou le pédagogue trop borné.

Pour d'autre, vivant le même déséquilibre, la vie pourra offrir le même geste à contempler sous d'autres aspects :

Ce sera, par exemple, le geste du cavalier qui maîtrise et guide un animal, à l'âme par nature peu individualisée. Et en même temps cela parle de l'animal indomptable et du dresseur qui voudrait le dresser.

Ce sera encore le geste du mathématicien qui met de l'ordre et des formes dans un vaste monde conceptuel.

Ce sera le geste de celui qui adopte une démarche spirituelle et met de l'ordre dans son chaos intérieur. C'est également le geste d'une figure masculine qui éduque une figure féminine, le grand-père maternel, par exemple.

Et cætera, et cætera.

C'est ainsi que nous faisons l'expérience de notre présence à nous-mêmes dans ce qui nous arrive, et possiblement jusque dans nos professions, nos relations, nos loisirs, nos épreuves...

Mais nous ne le savons que rarement.

La connaissance que nous en avons ici, n'est pas psychologique. Elle est expérimentale, directe, vécue. Les efforts que Paul ou Pierre doivent déployer dans la vie professionnelle, sont les efforts du Je vers un rééquilibrage. Au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir à ce sujet, analyser ou projeter dessus.

L'évidence que les expériences que nous vivons, ont un lien avec nous-mêmes, le sens qu'elles ont pour nous, ne peut s'imposer à nous que par la vie, et non par la spéculation.

C'est ainsi que **les archétypes sont l'expression du Je qui s'intéresse à la réalité corporelle** (comprenant le corps physique, l'organisme de vie et l'organisme de conscience, ou *l'âme* selon Jung).

De fait, **ce sont les façons que le pôle neurosensoriel et le pôle métabolique ont de se rencontrer, qui sont archétypiques**¹⁰ :

Nous pourrions également dire, la façon dont se rencontrent ou se comportent notre pôle masculin et notre pôle féminin :

Le pôle masculin remplit-il bien son rôle par rapport au pôle féminin ?

Le pôle féminin remplit-il bien son rôle en soi ?

¹⁰ Cf note 41

Le pôle masculin remplit-il bien son rôle en soi ?

Le pôle féminin remplit-il bien son rôle par rapport au pôle masculin ?

Ce qui est universel, ce n'est pas un inconscient collectif où seraient contenus tous les archétypes, mais la structure même de l'organisation corporelle, grâce à laquelle le Je chemine.

Les archétypes témoignent de la façon dont le Je se saisit des activités corporelles et dans les grandes lignes, des quatre façons fondamentales que le pôle neurosensoriel et le pôle métabolique ont de se rencontrer. **C'est pourquoi les archétypes sont agissants** et ne constituent pas simplement des images ou des idées, ou quelque production psychique.

Comme dit, le travail thérapeutique consiste à savoir où diriger le regard et où diriger la volonté. Se diriger d'après des motifs archétypiques, qu'il nous faut apprendre à reconnaître.

Ce travail peut être développé à travers l'entretien thérapeutique, mais aussi à travers tous les arts thérapeutiques, puisque les motifs agissant sont les mêmes.

Tel est l'objet de notre recherche.

Ce texte est soumis à un droit d'auteur et ne peut être reproduit sans le consentement de ce dernier.

Bibliographie

1 Les prénoms ont été modifiés.

2 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Aïe, mes aïeux ! Liens transgénérationnels, secrets de famille, syndrome d'anniversaire, transmission des traumatismes et pratique du génosociogramme*, Paris, Desclée de Brouwer. (17^e édition élargie, 2004).

ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Les secrets de famille, les non dits, et le syndrome d'anniversaire in Transmissions*, Joyce Ain, dir. Toulouse, érès, 2003.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE et Ghislain Devroede, *Ces Enfants malades de leurs parents*. Paris, Payot, 2003.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Histoire de vie et choix théoriques - Femmes et Sciences Sociales - «Changement Social»* diffusé par l'Harmattan, Paris.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Le Genosociogramme. Introduction à la psychologie transgénérationnelle in "Le Genogramme, N° Spécial des "Cahiers Critiques de Thérapie familiale et pratique de réseaux", 2000, N° 25, pp 61-83, Bruxelles.*

3 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Psychogénéalogie*, Payot, Paris, 2007, P.11.

4 Lire à ce sujet :

HILGARD J.R., *The anniversary syndrome as related to late-appearing mental illnesses in hospitalized patients*, Psychoanalysis and Psychosis, Madison, CT, Internat'1, University Press, 1989.

ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Aïe mes aïeux !* 15^e édition, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

5 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Psychogénéalogie*, Payot, Paris, 2007, P.28,29.

6 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Aïe, mes aïeux !*, Paris, Desclée de Brouwer. (17^e édition élargie, 2004), P.17.

7 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Aïe, mes aïeux !*, Paris, Desclée de Brouwer. (17^e édition élargie, 2004), P.14.

8 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, *Aïe, mes aïeux !*, Paris, Desclée de Brouwer. (17^e édition élargie, 2004), P.17.

9 LEMONDE GUILLAUME, *Les pas du randonneur*, Compte d'auteur, CH-Yverdon, 2008.

www.atelierdufontenay.com

-
- 10 Lire à ce sujet : LEVI-STRAUSS CL., Les structures élémentaires de la parentalité, Paris, Mouton, 1967.
THIS B., Le père : acte de naissance, Seuil, 1980.
DUMAS D., Sans père et sans parole, Hachette Littératures, Paris, 1999.
MAUCO G., La paternité : sa fonction éducative dans la famille et à l'école, Editions Universitaires, Paris, 1971.
CYRULNIK BORIS, Sous le signe du lien, Hachette Littératures, coll. "Pluriel", 1989.
MONTAGNER H., Les compétences-socles : une nouvelle grille de lecture des constructions enfantines et de leurs anomalies, in "Développement : construction du sujet et identités sociales", Editions Homme et perspectives, 1987.
LE CAMUS J., Le rôle du père dans le développement du jeune enfant, Nathan, 1997.
- 11 CYRULNICK BORIS, De chair et d'âme, Odile Jacob, 2006, P.144.
- 12 Nous pouvons lire une large présentation de la psychogénéalogie dans l'ouvrage :
VAN ERSEEL PATRICE et MAILLARD CATHERINE, J'ai mal à mes ancêtres: la psychogénéalogie aujourd'hui, édition Albin Michel, Paris, 2002, pp. 55-57, sous la forme de sept entretiens avec des acteurs majeurs de ce mouvement : On y retrouve Anne Ancelin Schützenberger ; mais aussi Alexandro Jodorowsky, qui se révèle avoir été l'un des premiers à redécouvrir l'importance de l'arbre des ancêtres ; Bert Hellinger (HELLINGER BERT, La Constellation familiale, psychothérapie et cure d'âme, édition Dervy, 2006), qui dit avoir été influencé par la culture zoulou dans l'invention des fameuses « constellations familiales » ; Didier Dumas, qui ouvre le transgénérationnel à la Bible et à des dimensions non occidentales : taoïsme, chamanisme, etc. ; Chantal Riolland, qui affirme que chacun peut influencer sur son destin en « choisissant sa famille » ; Serge Tisseron, qui concentre son attention sur les secrets de famille qui deviennent pathologiques ; Vincent de Gaulejac, qui démontre que les arbres généalogiques se regroupent par grandes familles sociologiques.
- 13 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, Psychogénéalogie, Payot, Paris, 2007, P.16.
- 14 FREUD SIGMUND, (1856-1939), fondateur de la psychanalyse. Son amitié avec Wilhelm Fliess, sa collaboration avec Joseph Breuer, l'influence de son maître Jean-Martin Charcot et des théories sur l'hypnose de l'École de la Salpêtrière, vont le conduire peu à peu à penser autrement les processus et instances psychiques, et en premier lieu l'inconscient, le rêve et la névrose, le tout se traduisant en une technique de thérapie psychique, la cure psychanalytique.
- 15 ANNA FREUD, dans "Le Moi et les mécanismes de défense" (1936), présente les dix mécanismes de défense suivants : le refoulement, la régression, la formation réactionnelle, l'isolation, l'annulation rétroactive, la projection, l'introjection, le retournement sur soi, le renversement dans le contraire, la sublimation.
- MÉLANIE KLEIN en 1959 introduit d'autres mécanismes comme le clivage de l'objet (qu'elle considère comme la défense la plus primitive), le contrôle omnipotent de l'objet, le déni de la réalité psychique et l'identification projective.
- J.BERGERET en 1974 décrit vingt trois mécanismes de défense, il ajoute aux neuf mécanismes introduits par Anna Freud (il laisse de côté la régression), au déni et à l'identification projective de Mélanie Klein, les douze mécanismes suivants : la condensation, le contre investissement, le dédoublement du Moi, le dédoublement des imagos, la dénégation, le déplacement, la formation de compromis, la formation substitutive, la formation du symptôme, l'identification, l'identification à l'agresseur et la forclusion (qui se rapproche du clivage de l'objet de Mélanie Klein) terme introduit par J.LACAN.
- 16 ANCELIN SCHÜTZENBERGER ANNE, Psychogénéalogie, Payot, Paris, 2007, P.206.
- 17 FREUD S., Esquisse d'une psychologie scientifique in La naissance de la psychanalyse (1895), Paris, PUF, 1979.
- 18 DE URTUBEY LOUISE, Freud et l'empathie, in Revue française de psychanalyse 2004/3 (Vol. 68)
- 19 WEIL SIMONE, La pesanteur et la grâce, Plon, 1948, p.151
- 20 ANNA FREUD expose dans "Le Moi et les mécanismes de défense" (1936), quatre idées de base :
- La réussite d'une défense doit être considérée du point de vue du moi et pas en termes de monde externe, d'adaptation à ce monde ;
 - Les critères de réussite sont liés aux buts suivants : empêcher la pulsion interdite d'entrer dans la conscience, écarter l'anxiété connexe à la pulsion ; échapper à toute forme de déplaisir ;
 - Dans le cas particulier du refoulement, la réussite est effective lorsque toute prise de conscience disparaît ;
 - Une défense réussie est toujours quelque chose de dangereux car elle restreint excessivement le domaine de la conscience ou de la compétence du moi, ou elle falsifie la réalité. Une défense réussie peut avoir des conséquences néfastes pour la santé ou pour le développement ultérieur. (*Note de l'auteur : le Moi freudien étant à l'origine de la défense, c'est bien son activité qui ici jugée néfaste pour le développement ultérieur.*)
- 21 STEINER RUDOLF, Etre humain, occultisme, théosophie et philosophie, Editions anthroposophiques romandes, Yverdon, 2009, P. 102.

22 CARL GUSTAV JUNG est un psychiatre suisse né en 1875 à Kesswil, Thurgovie, mort en 1961 à Küsnacht, canton de Zurich (Suisse). Penseur influent, il est l'auteur de nombreux ouvrages de psychologie et de psychosociologie en langue allemande. Il est le fondateur du courant de la psychologie analytique.

23 CARL GUSTAV JUNG, *Dialectique du moi et de l'inconscient* 1916/1934.

24 CARL GUSTAV JUNG, *Psychologie et alchimie* 1935/1951.

25 JUNG CARL GUSTAV, *Ma Vie*, glossaire, p. 453

26 JUNG CARL GUSTAV, *Correspondance 1950-1954*, Paris, Albin Michel, 1992, p.108.

27 STEINER RUDOLF est né en 1861 à Kraljevec (dans l'actuelle Croatie), mort à Dornach (Suisse) en 1925.

Études techniques et scientifiques à Vienne. En 1891, il obtient le doctorat en philosophie à Rostock. Il est le plus jeune collaborateur aux archives de Goethe à Weimar où, de 1890 à 1897, il est chargé de l'édition des écrits scientifiques de Goethe. Rédacteur, écrivain, conférencier, il enseigne à l'École ouvrière de Berlin. Il ouvre une voie moderne d'approche des réalités spirituelles : l'anthroposophie, qu'il présente dans ses livres et dans près de 6 000 conférences faites dans toute l'Europe devant les publics les plus variés. Il conçoit et construit le Goetheanum à Dornach près de Bâle, à la fois université, centre de recherche et théâtre. Il innove et rénove dans de multiples domaines de la vie sociale : la sociologie, la pédagogie (écoles Waldorf), la pédagogie curative, la médecine et la pharmacie (Weleda), l'agriculture biodynamique (label Demeter), l'architecture, le théâtre, etc.

28 PINTO J.-J. , *La notion de changement en psychiatrie, Thèse de médecine*, faculté de Marseille, 1978.

29 PINTO J.-J. , *La notion de changement en psychiatrie, Thèse de médecine*, faculté de Marseille, 1978.

30 Ce présent ouvrage fait suite au précédent. Je ne peux éviter de repasser par les notions que j'ai déjà exposées. Les implications que j'en retire ici peuvent paraître arbitraires ou péremptoires si le lecteur ne cherche à vérifier dans l'ouvrage précédant, le bien-fondé de ce que j'avance.

31 Lire à ce sujet :

LEVI-STRAUSS CL., *Les structures élémentaires de la parentalité*, Paris, Mouton, 1967.

THIS B., *Le père : acte de naissance*, Seuil, 1980.

DUMAS D., *Sans père et sans parole*, Hachette Littératures, Paris, 1999.

MAUCO G., *La paternité : sa fonction éducative dans la famille et à l'école*, Editions Universitaires, Paris, 1971.

CYRULNIK BORIS, *Sous le signe du lien*, Hachette Littératures, coll. "Pluriel", 1989.

MONTAGNER H., *Les compétences-socles : une nouvelle grille de lecture des constructions enfantines et de leurs anomalies*, in "Développement : construction du sujet et identités sociales", Editions Homme et perspectives, 1987.

LE CAMUS J., *Le rôle du père dans le développement du jeune enfant*, Nathan, 1997.

32 DE MIJOLLA ALAIN, *Dictionnaire international de la psychanalyse*, Hachette, 2005, P.126-127.

Entrée « Carl Gustav Jung » par Murray Stein.

33 JUNG CARL GUSTAV, *Psychologie du transfert*, Albin Michel, Paris, 1980, 224 p.

34 JUNG CARL GUSTAV, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Bibliothèque Payot, 1968.

35 COLLECTED WORKS OF C. G. JUNG, Vol.16, 2nd ed., Princeton University Press, 1966, 384 p.

36 VON FRANZ MARIE LOUISE, *Reflets de l'Âme*, p221.

37 JUNG CARL GUSTAV, *La Psychologie du Transfert*, Paris, Albin Michel, 1980.

38 AMIGET OLIVIER, *Travail social et systémique*, Les éditions IES, (Institut d'études sociales), Genève, 1994, P.32.

39 JUNG CARL GUSTAV, *L'homme et ses symboles*, Robert Laffont, 1964, p 67.

40 WEIL SIMONE, *La Pesanteur et la Grâce*, éd. Plon, 1988, p. 65

41 LEMONDE GUILLAUME, *Les pas du randonneur*, Compte d'auteur, CH-Yverdon, 2008.

www.atelierdufontenay.com